

## ARTIGOS

### **FRAGMENT D'UN DISCOURS D'UNE MÉTHODE\***

Jacques Brunschwig\*\*

**RÉSUMÉ** *Ce qui suit est le début de la présentation d'une sélection de mes articles, traduits en portugais, et supposés représentatifs de la "méthode" que j'ai pratiquée dans mes publications. J'y retrace en détail deux épisodes déjà anciens de "l'histoire de mon esprit" (si j'ose employer une expression de Descartes), qui ont fortement influencé mes travaux ultérieurs, en m'incitant à tout faire pour concilier le respect de la "lettre" avec le souci de "l'esprit", et l'attention aux genèses avec l'analyse des structure.*

**Mots clés:** histoire de la philosophie, méthode, conflit d'interprétations.

**ABSTRACT** *What follows is the beginning of the introduction to a selection of my papers, translated into Portuguese, supposedly representative of the "method" I have put to work in my publications. I there recount in detail two early episodes of the "story of my mind" (if I may use a Cartesian phrase), which strongly influenced my later works, prompting me to do my best to reconcile the respect for the "letter" with the concern with the "spirit", and the attention to evolutions with the analysis of structures.*

**Key words:** History of Philosophy, method, conflict of interpretations.

\* Texto recebido em abril e aprovado em maio de 2003.

\*\* Professeur émérite de l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne)

Je suis infiniment reconnaissant à Claudio Veloso et à ses amis, qui ont bien voulu me proposer de traduire quelques-uns de mes travaux d'histoire de la philosophie ancienne, et me prier d'écrire une préface pour les présenter. Ils m'ont demandé de choisir, parmi ces travaux, ceux que je considérais comme les plus représentatifs de "ma méthode", ce qui ne manque pas de m'intimider, pour la bonne raison que je ne suis pas sûr du tout d'en avoir une. Parmi les raisons qui m'ont conduit à m'intéresser aux problèmes que j'ai tenté de résoudre dans ces études, et à tenter de les résoudre de la façon que je l'ai fait, la part des contingences de tout ordre est en effet considérable: parfois je souhaitais répondre à des questions que j'avais rencontrées par hasard à l'occasion de mon enseignement ou de mes lectures, parfois aussi j'étais invité par des collègues et des amis à participer à un colloque ou à un volume collectif consacrés à un thème précis ou à un texte particulier. Ce qui est certain en tout cas, c'est que je n'ai jamais vraiment entrepris d'exposer une méthode<sup>1</sup>; mais on peut toujours dire que j'en ai pratiqué une, tant il est vrai que l'on ne peut rien faire sans avoir quelque idée de la manière dont on le fait, et dont on pense devoir le faire. Qu'on le veuille ou non, dans ce genre de travaux, on met toujours en oeuvre ce que mon maître Victor Goldschmidt appelait une "méthode en acte", par contraste avec une "méthode enseignée". Je me livrerai donc, dans ces quelques pages, à un exercice malaisé, celui qui consiste à tenter de rendre compte de cette méthode en acte, malgré l'écart qui la sépare d'une méthode enseignée. Je m'acquitterai de cette tâche en deux temps. D'abord, je raconterai deux expériences intellectuelles qui ont eu dans mes jeunes années une importance séminale; le paradoxe sera sans doute, aux yeux de beaucoup de lecteurs, que la première de ces expériences concerne Descartes et n'a pas de rapport avec la philosophie ancienne, et que la seconde, bien qu'elle porte sur un texte d'Aristote, ne trouve pas d'écho dans la collection d'articles qui suit. Dans un second temps, j'essaierai de montrer comment ces articles reflètent, chacun à sa manière, les leçons que j'ai tirées de ces expériences, tout en y ajoutant parfois quelques commentaires rétrospectifs que m'inspire aujourd'hui leur relecture.

Pour quelqu'un qui, comme moi, a été instruit initialement dans la tradition philosophique française, et qui n'a été influencé que plus tard par la production des historiens anglo-saxons de formation analytique, le mot de

1 Ce qui s'écarte le moins d'un tel exposé se trouve dans les rares textes où je me suis aventuré à dire d'une façon un peu générale et théorique (sans en être d'ailleurs entièrement satisfait aujourd'hui) ce que je pensais des rapports entre philosophie et histoire de la philosophie: peut-être puis-je me permettre de renvoyer à deux communications, l'une de 1976, l'autre de 1990, publiées dans Barbara CASSIN (éd.), *Nos Grecs et leurs modernes*, Paris, Seuil, 1992 (traduction espagnole, Buenos Aires, Manantial, 1994). Je tenterai ici de ne pas me répéter, afin d'adapter aussi précisément que possible cette préface aux études dont elle veut être la préface.

“méthode” évoque inmanquablement la figure de Descartes. Toute révérence et toutes proportions gardées, on me permettra d'évoquer quelques-unes de ses déclarations les plus célèbres, par exemple celle-ci: “je ne mets pas *Traité de la Méthode*, mais *Discours de la Méthode*, ce qui est le même que *Préface* ou *Avis touchant la Méthode*, pour montrer que je n'ai pas dessein de l'enseigner, mais seulement d'en parler. Car, comme on peut voir de ce que j'en dis, elle consiste plus en pratique qu'en théorie; et je nomme les Traités suivants<sup>2</sup> des *Essais de cette Méthode*, parce que je prétends que les choses qu'ils contiennent n'ont pu être trouvées sans elle, et qu'on peut connaître par eux ce qu'elle vaut: comme aussi j'ai inséré quelque chose de Métaphysique, de Physique et de Médecine dans le premier *Discours*, pour montrer qu'elle s'étend à toutes sortes de matières” (*Lettre à Mersenne* de février ou mars 1637).

Ce coup de chapeau adressé à Descartes ne m'éloigne pas autant de mon sujet que l'on pourrait croire; car si j'avais à désigner l'épisode initial qui a eu la plus grande importance dans ma formation de chercheur, je citerais certainement la longue querelle sur l'interprétation de Descartes qui, dans les années 50, a principalement opposé Ferdinand Alquie et Martial Gueroult, auteurs, le premier, de *La découverte métaphysique de l'homme chez Descartes* (1950), et le second, de *Descartes selon l'ordre des raisons* (1953). A cette querelle, alimentée par de nombreux articles des deux protagonistes, d'autres grands cartésiens aussi ont pris part, notamment Henri Gouhier; la meilleure vision d'ensemble que l'on puisse en prendre se trouve probablement dans la publication des exposés et des discussions auxquels a été consacré un colloque réuni à Royaumont en 1955<sup>3</sup>. Je n'ai pas assisté personnellement à ce colloque, mais si je l'avais fait, je pense que l'impression que j'en aurais gardée aurait été très exactement celle que Victor Goldschmidt, qui y était présent, décrit dans les termes suivants: “ceux qui ont assisté, en 1955, à la Décade de Royaumont consacrée à Descartes auront gardé, de certaines discussions entre M. Alquie et M. Gueroult, une impression déconcertante. Qu'un accord soit malaisé entre deux options philosophiques, on le comprend sans peine. Mais que deux interprètes ne parviennent pas à s'entendre sur le sens, ni même sur la lettre du texte cartésien, voilà qui est inquiétant, humiliant même, pour tout auditeur qui croit à l'universalité au moins de l'entendement” (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1957, p. 67).

Dès la fin des années 50, j'eus d'ailleurs l'audace d'entrer à mon tour dans cette querelle, à propos d'un petit livre de Gueroult, intitulé *Nouvelles*

2 La *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*, publiés en même temps que le *Discours*.

3 *Descartes*, Cahiers de Royaumont, Paris, 1957.

*réflexions sur la preuve ontologique* (1955), qui répondait à des objections d'Henri Gouhier; je publiai une revue critique de ce livre dans la *Revue philosophique* de 1960. Dans cet ouvrage, l'auteur du *Descartes selon l'ordre des raisons* défendait l'une des thèses les plus paradoxales de son interprétation, à savoir l'idée que la célèbre preuve ontologique de l'existence de Dieu, qui est exposée dans la *Méditation Cinquième*, tient toute sa valeur de vérité d'une autre preuve de cette même existence, la preuve dite "par les effets", qui est exposée dans la *Troisième*; car cette preuve par les effets établit l'existence d'un Dieu véracé, et par là-même la valeur objective des idées claires et distinctes, sans laquelle la preuve ontologique serait inopérante. Cette thèse résultait elle-même d'une application rigide de la notion cruciale, et crucialement cartésienne, d'"ordre des raisons": en vertu de cet ordre, ce qui vient en second, ici la preuve ontologique, est démontré seulement par ce qui vient en premier, ici la preuve par les effets.

En me reportant au texte classique de la fin des *Secondes Réponses*<sup>4</sup>, dans lequel Descartes dit ce qu'il pense du conseil qui lui a été donné par ses correspondants de "disposer ses raisons selon la méthode des géomètres", je m'aperçus que Descartes distinguait expressément "deux choses dans la façon d'écrire (*in modo scribendi*) des géomètres", à savoir "l'ordre (*ordo*) et la manière de démontrer (*ratio demonstrandi*)" — distinction à laquelle ses commentateurs modernes, sauf exception, ne faisaient guère attention. De l'ordre, Descartes donne la définition célèbre, si souvent citée hors de son contexte: "l'ordre consiste en cela seulement, que les choses qui sont proposées les premières doivent être connues sans l'aide des suivantes, et que les suivantes doivent après être disposées de telle façon, qu'elles soient démontrées par les seules choses qui les précèdent"; et il dit à ce sujet: "j'ai tâché, autant que j'ai pu, de suivre cet ordre en mes Méditations". Mais il dit ensuite que la "manière de démontrer est double: l'une se fait par l'analyse ou résolution, et l'autre par la synthèse ou composition". Sans entrer dans le détail des explications passablement obscures qu'il donne à ce sujet, disons simplement qu'il déclare avoir "suivi seulement la voie analytique (*Analysis*)" dans les *Méditations*, pour des raisons qui tiennent d'une part au souci pédagogique qui le guide dans cet ouvrage, et d'autre part à la nature métaphysique des matières qu'il y traite; mais en principe, rien ne l'empêche de disposer ses raisons, comme on le lui demande, en suivant la voie des "anciens géomètres", c'est-à-dire la voie synthétique; et c'est précisément ce qu'il essaie de faire dans *l'Abrégé géométrique* qui termine les *Secondes Réponses*.

4 Éd. Adam-Tannery, IX, p. 121.

Cette observation me donna en outre l'occasion de m'apercevoir, avec la fierté naïve du débutant, que le texte latin des *Secondes Réponses* contenait un long passage qui (pour des raisons que j'ignore, et que l'édition Adam et Tannery n'explique pas) avait été sauté dans la traduction française de Clerksel, pourtant revue par Descartes lui-même. Dans ce passage qui semblait fort peu connu, en tout cas à cette époque<sup>5</sup>, Descartes continue à caractériser la voie analytique et la voie synthétique comme des "façons d'écrire" (*scribendi modus*)<sup>6</sup> ou même comme des "styles".

Or, le pilier majeur de l'interprétation de Descartes par Gueroult était le principe suivant: seule "une référence constante à l'ordre analytique des raisons" pouvait permettre de "parvenir à une interprétation aussi scrupuleuse que possible de ce qui, selon les termes de Descartes, constitue «les principaux points de sa philosophie»" (*Descartes selon l'ordre des raisons*, I, p. 28, souligné par moi). Compte tenu du texte des *Secondes Réponses*, il apparaissait que dans l'expression d'"ordre analytique des raisons, le célèbre interprète avait tout simplement amalgamé ce qui relève de deux notions que Descartes lui-même distingue très explicitement, à savoir l'ordre, dont la règle s'impose absolument à toute démarche rationnelle, et l'analyse, "manière de démontrer" que l'on peut librement choisir de préférence à la synthèse, qui en est une autre, même si ce choix n'exonère nullement l'analyse et la synthèse de l'obligation de respecter, chacune à sa manière, la règle fondamentale de l'ordre.

Gueroult ne répondit pas lui-même à cette critique (qui ne m'empêchait naturellement pas d'admirer la formidable puissance de ses commentaires de détail); mais il me fit répondre par un de ses disciples, Bernard Rochot, auquel je répliquai moi-même (*Revue philosophique* de 1961 et 1962). L'ensemble de cette petite polémique n'apporta rien de décisif, et n'eut pas d'écho. Mais elle eut, pour moi-même, comme je l'ai dit, une importance énorme. Grâce à elle, je me rendis compte au moins de deux choses (quoique peut-être moins clairement que je ne puis le faire aujourd'hui): la première est que, lorsqu'un conflit d'interprétations met aux prises des interprètes également compétents, l'un et l'autre historiens méticuleux, philosophes de haute volée, connaisseurs aguerris des textes sur lesquels portent leur désaccord, ce conflit ne doit pas seulement éveiller l'impression "déconcertante", "in-

5 Les choses ont changé depuis: voir en particulier le livre, les articles et le récent recueil de Jean-Marie BEYSSADE, "L'ordre dans les *Principia*", *Études philosophiques* (1976/4), 387-403; *La philosophie première de Descartes*, 1979, en particulier p. 269-281; "*Scientia perfectissima*. Analyse et synthèse dans les *Principia*", in J.R. ARMOGATHE et G. BELGIOIOSO (edd.), *Descartes: Principia philosophiae (1664-1994)*, Naples, 1996, p. 5-36; *Descartes au fil de l'ordre*, Paris, 2001.

6 L'emploi encore cette expression, traduite par "manière d'écrire analytique", dans les *Quatrième Réponses* (AT IX, p. 192).

quiétante”, voire “humiliante” dont parlait Goldschmidt; il ne doit pas non plus susciter un désir immodéré de donner raison à l’un des adversaires et tort à l’autre, au risque de méconnaître la faiblesse possible des arguments du premier et la force de ceux du second; l’usage correct des conflits d’interprétations serait plutôt, à mon sens, d’utiliser leur pouvoir de stimulation intellectuelle pour tenter de remonter à la racine du conflit, et de voir en quoi et pourquoi les textes sur lesquels porte le désaccord ont pu l’engendrer<sup>7</sup>. Un exercice préliminaire, mais fort utile, est à cet égard d’examiner de près les arguments qu’utilisent les antagonistes, les textes qu’ils citent en faveur de leur interprétation, la façon dont ils les citent et dont ils évaluent leur puissance explicative; ce faisant, en effet, ils procèdent inévitablement à des choix plus ou moins conscients, qui influent sur leurs conclusions, et dont certains peuvent être discutables<sup>8</sup>. L’analyse des textes des commentateurs ne prend ainsi tout son sens que si elle reconduit à une lecture plus exigeante des textes commentés.

Un second enseignement de la querelle des cartésiens fut pour moi celui-ci: la plupart de ses champions estimaient que leur méthode (qu’elle fût “structuraliste”, comme celle de Gueroult, ou “génétiste”, comme celle d’Alquié) avait pour fin, en dernière analyse, d’“expliquer les textes”, en portant à la plus grande perfection possible l’exercice de “l’explication de texte” qui constituait et constitue encore, avec la “dissertation”, les deux piliers de la formation des élèves et des étudiants de philosophie dans mon pays. Autrement dit, ils considéraient le texte comme l’*explicandum*, la chose à expliquer, et ils en cherchaient l’*explicans*, la chose explicative, en dehors de lui, soit dans une structure, soit dans une genèse considérées comme capables d’en rendre compte. Sans nier le profit que l’on peut attendre de telles démarches, je tirai de mon incursion dans le débat la conclusion que le rapport entre l’*explicandum* et l’*explicans* pouvait, dans certains cas au moins, se présenter différemment, à savoir lorsque tous deux sont des textes particu-

7 Cette méthode pourrait être située, si l’on veut, dans la descendance d’Aristote, et de sa manière d’exploiter systématiquement les “apories”, au moyen de la “diaporie”, pour parvenir à l’“euporie”. Cf. par exemple la phrase assez obscure de *Métaphysique* B 1, 995a30-31: “l’aporie de la pensée rend cela clair, concernant la chose même”. Le mot “cela” renvoie peut-être au simple fait qu’il y a une aporie “dans la chose”, aporie reflète l’aporie “dans la pensée”, ou peut-être plutôt à la connaissance du moyen de résoudre cette aporie. En ce second sens, voir la traduction commentée de *Métaphysique* B et K 1-2 par A. MADIGAN, Oxford, 1999, p. 25, qui écrit à ce propos: “articuler une difficulté (*diaporèsa*) montre comment la résoudre”. Sur le trinôme aporie-diaporie-euporie, voir aussi l’étude classique de Pierre Aubenque, “Sur la notion aristotélicienne d’aporie”, in S. MANSION (éd.), *Aristote et les problèmes de méthode*, Louvain/Paris, 1961, p. 3-19.

8 Sur ce point, j’ai été durablement influencé par cette remarque de Ferdinand ALQUIÉ, dans ses “Notes sur l’interprétation de Descartes par l’ordre des raisons” (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1956, p. 416): “Tout est subordonné à un choix initial, à l’estimation préalable de ce qui est essentiel et de ce qui ne l’est pas. Dès lors, mon désaccord avec M. Gueroult s’éclaire: ce ne sont pas les mêmes points qui nous paraissent décisifs”.

liers, de même ampleur et en quelque sorte de même niveau. Autrement dit, refusant par principe tout recours systématique à un *explicans* de type unique, universel et, si je puis dire, passe-partout, je me suis senti enclin à considérer que les textes devaient s'éclairer les uns par les autres, plutôt que par quelque lumière projetée sur eux à partir d'une source extérieure.

Retour, tout bonnement, à la vieille maxime qui recommande d'interpréter *Aristotelem ex Aristotele*? Oui et non. Non d'abord, parce que, même dans un cas favorable comme celui d'Aristote, il reste un double problème: il s'agit d'abord de s'assurer que l'on a rassemblé tous les textes pertinents (ce qui est évidemment plus facile à dire qu'à faire, les critères de la pertinence n'étant pas fournis clefs en mains), ensuite et surtout, de déterminer, parmi les éléments rassemblés, ceux qui demandent à être éclairés et ceux qui sont aptes à leur fournir l'éclairage approprié (les premiers ne sont pas forcément ceux qui paraissent à première lecture les plus énigmatiques, ni les seconds ceux qui semblent à première vue les plus clairs). D'autre part, en matière de philosophie ancienne, la documentation est loin d'avoir l'ampleur et l'unité d'une oeuvre comme celle, si relative qu'elle soit, du corpus aristotélicien; une grande partie de ce qui nous reste des philosophes de l'Antiquité, on le sait, ne provient pas directement de leurs auteurs, mais d'une multitude d'autres sources; elle est faite de citations incomplètes ou peu sûres, de témoignages dispersés, d'ouvrages dont l'intention est critique plutôt qu'informatif. Dans des cas de ce genre, la confrontation des documents, et l'identification de ceux d'entre eux qui peuvent aider à comprendre les autres, sont des opérations on ne peut plus délicates. Malgré ces difficultés, l'objectif peut rester le même.

Une autre expérience, pour moi capitale malgré l'extrême minceur de son objet, se situe un peu plus tard dans ma vie, au cours des années 60, pendant lesquelles je préparais l'édition critique, avec traduction, introduction et notes, des Livres I-IV des *Topiques* d'Aristote, parue en 1967 dans la *Collection des Universités de France*, dite plus familièrement *Collection Budé*. Ce travail m'avait incité à m'initier à la paléographie, ce que je fis grâce à l'enseignement du grand philologue qu'était Alphonse Dain; j'eus alors la chance de pouvoir examiner, *de visu* dans la plupart des cas, un grand nombre de manuscrits conservés dans des bibliothèques fort agréablement situées (à Rome, à Venise, à Bâle). Il faut me permettre ici de m'apesantir un peu sur les détails techniques de cette expérience.

Dans un passage du Livre III des *Topiques* (120a6-31), Aristote distingue plusieurs types de problèmes dialectiques, que l'on peut traiter, selon les cas, dit-il, d'une seule ou de plusieurs façons, que ce soit pour réfuter ou pour établir l'une des deux réponses qu'ils admettent. Si l'on adopte le texte offert

par la quasi-totalité des manuscrits et par toutes les éditions modernes, le passage en question peut se résumer schématiquement comme suit:

(1) (120a6-20) Lorsque le problème est “indéterminé” (*adioristos*), on ne peut le réfuter que d’une seule manière (120a6-14). L’exemple que donne Aristote est le suivant: le répondant soutient que le plaisir (i) est un bien (*sic: ephèsen hèdonèn agathon einai*), ou (ii) n’est pas un bien, “sans donner la moindre autre précision (*mèden allo prosdiòrisen*)”. On ne peut le réfuter que d’une seule manière: en effet, poursuit Aristote, s’il a dit (iii) que quelque plaisir (*sic: tina ephèsen hèdonèn agathon einai*) est un bien, il faut montrer, pour le réfuter, qu’aucun plaisir n’est un bien<sup>9</sup>; et de même, s’il a dit (iv) que quelque plaisir (*sic*) n’est pas un bien, il faut montrer universellement que tout plaisir en est un<sup>10</sup>. On ne réfuterait ni (iii), particulière affirmative, en établissant sa subcontraire, particulière négative (elles peuvent être vraies toutes deux), ni (iv), particulière négative, en établissant sa subcontraire, particulière affirmative (pour la même raison).

En revanche, et toujours dans le même cas de figure, celui des “problèmes indéterminés”, Aristote dit ensuite (120a14-20) qu’on peut les établir de deux façons différentes. Par exemple, on établira ce qu’on se propose d’établir (*to prokeimenon*, à savoir, que quelque plaisir est un bien) soit en montrant que tout plaisir est un bien (en vertu de la relation de subalternation liant l’universelle affirmative et la particulière affirmative, si tout plaisir est un bien, *a fortiori* quelque plaisir est un bien), soit en montrant (directement) que quelque plaisir est un bien. De même, s’il faut établir que quelque plaisir n’est pas un bien, on le fera en montrant, soit qu’aucun plaisir n’est un bien (en vertu de la relation de subalternation liant l’universelle négative et la particulière négative), soit (directement) que quelque plaisir n’est pas un bien<sup>11</sup>.

(2) (120a20-24) Lorsque la “thèse” est “déterminée” (*diòrismenès*), dit maintenant Aristote, on peut la réfuter de deux manières. L’exemple qu’il prend est ici: quelque plaisir est un bien et quelque plaisir n’en est pas un. Cette thèse sera réfutée si l’on montre, soit que tout plaisir est un bien (réfutant par subalternation le second élément de la thèse), soit qu’aucun n’en est un (réfutant par subalternation le premier élément de la thèse).

(3) (120a24-27) Un nouveau cas de figure (qui représente un degré supplémentaire de “détermination”) est celui où le répondant soutient qu’un seul

9 En termes traditionnels: une particulière affirmative (I) est réfutée si et seulement si l’on établit l’universelle négative (E) qui est sa contradictoire.

10 Une particulière négative (O) est réfutée si et seulement si l’on établit l’universelle affirmative (A) qui est sa contradictoire.

11 Les relations de subalternation sont mises en place par Aristote dès le début du chapitre, 119a32-36.

plaisir est un bien. Dans ce cas, dit Aristote, on peut le réfuter de trois manières différentes, en montrant soit que tout plaisir est un bien, et non pas un seul, soit qu'aucun plaisir n'est un bien, même pas un seul, soit que plus d'un plaisir en est un.

(4) (120a27-31) Lorsque, pour finir, la thèse est “encore plus déterminée” (*epi pleon dioristheisès*), par exemple quand elle consiste à dire que la sagesse (*phronèsis*) est la seule des vertus qui soit une science (*epistèmè*), on peut la réfuter de quatre manières différentes, à savoir en montrant que toute vertu est une science, et non pas la seule sagesse, ou bien qu'aucune vertu n'en est une, même pas la sagesse, ou bien qu'une autre vertu, par exemple la justice, en est une aussi, ou bien enfin que la sagesse elle-même n'en est pas une.

A considérer l'ensemble de ce passage avec un peu d'attention, on peut s'apercevoir qu'il y a une anomalie dans sa section (1) et dans l'articulation de cette section avec les suivantes. En effet, selon le texte communément reçu, Aristote commence par donner comme exemple de “problème indéterminé” la proposition “le plaisir est un bien” (ou “n'est pas un bien”). Cet exemple ne provoque bien sûr aucune surprise chez le lecteur qui connaît le début des *Premiers Analytiques* (24a17-22): dans ce passage, en effet, Aristote distingue trois espèces de propositions, l'universelle, la particulière et l'indéterminée (*adioristos*), celle-ci étant caractérisée par l'absence des marques de quantité (“tout”, “quelque”) qui sont présentes dans les autres; et comme exemple de proposition indéterminée, il prend précisément l'une des thèses envisagées dans les *Topiques* (120a7-8), à savoir “le plaisir n'est pas un bien” (ii). Pourtant, dans la suite du texte des *Topiques*, lorsqu'il montre que ces propositions ne peuvent se réfuter que d'une seule façon (120a8-11), ses exemples ne sont plus les mêmes: ce sont maintenant des propositions qui, dans le vocabulaire des *Analytiques*, s'appelleraient particulières, à savoir “quelque plaisir est un bien” (iii) et “quelque plaisir n'est pas un bien” (iv). Les commentateurs qui ont remarqué cette anomalie se tirent généralement d'affaire en rappelant que, selon les *Analytiques*, les indéterminées doivent être traitées, dans leur usage logique, comme des particulières (26a28-30, 32-33, 39); ils sont ainsi conduits à supposer que le même verbe *ephèsen* signifie “il a dit” à la ligne 120a 7 et “il a voulu dire” aux lignes 120a9 et 11.

Cette solution soulève pourtant de nombreuses difficultés. D'abord, ce changement de signification d'un même mot serait difficile à admettre à si peu d'intervalle dans le texte d'Aristote; ensuite, on ne voit pas comment le questionneur serait autorisé à réfuter ce que son interlocuteur a “voulu dire”, plutôt que ce qu'il a effectivement dit “sans donner la moindre autre précision”. En outre, il faut remarquer que les *Topiques*, quand ils prennent en con-

sidération les différences de quantité des propositions<sup>12</sup>, introduisent une simple bipartition (universelles, particulières) et ignorent la tripartition des *Analytiques* (universelles, particulières, indéterminées)<sup>13</sup>.

Enfin et surtout, les instructions données par Aristote en 120a8-20 pour le traitement des propositions illustrées par les propositions (iii) “quelque plaisir est un bien” et (iv) “quelque plaisir n’est pas un bien” montrent que ces propositions explicitement particulières doivent être interprétées en un sens qu’on peut appeler “faible” ou “minimal”, c’est-à-dire comme signifiant “quelque plaisir *au moins* est un bien” (ou “n’est pas un bien”). Ainsi comprises, ces propositions n’excluent pas les universelles dont elles sont les subalternes: la vérité de la particulière minimale “quelque plaisir au moins est un bien” est compatible avec celle de “tout plaisir est un bien”. C’est précisément la raison pour laquelle il n’existe qu’une façon de la réfuter, qui est d’établir qu’aucun plaisir n’est un bien (120a8-10); et c’est également la raison pour laquelle il existe deux façons de l’établir, dont l’une, utilisant la loi de subalternation, est d’établir que tout plaisir est un bien (120a15-17). A cet égard, la particulière minimale s’opposerait à une particulière “maximale”, dont le sens (plus proche sans doute de l’usage quotidien des propositions particulières dans les langues naturelles) serait précisément exprimé par “quelque plaisir *au moins et au plus* est un bien”, c’est-à-dire “quelque plaisir est un bien, mais non tout plaisir, et quelque plaisir n’est pas un bien, mais non aucun plaisir”. La particulière maximale est donc, très exactement, celle qu’Aristote étudie dans la section (2) de notre passage sous le nom de “thèse déterminée”, en l’illustrant sous la forme “quelque plaisir est un bien et quelque plaisir n’est pas un bien”. Il dit de façon tout à fait cohérente qu’on peut la réfuter de deux manières, en établissant soit l’universelle affirmative “tout plaisir est un bien”, soit l’universelle négative “aucun plaisir n’est un bien”: la vérité de la “thèse déterminée” est donc incompatible avec celle des universelles dont chacun de ses constituants est la particulière subalterne.

De tout ceci résulte que le “problème indéterminé” dont il est question au début de ce passage (120a6) n’est pas une proposition indéterminée au sens des *Analytiques*, c’est-à-dire une proposition dépourvue de marque de quantité: c’est une certaine espèce de particulière, qui comporte bel et bien la marque de quantité “quelque”, et dont l’“indétermination” ne tient pas au

12 Ce qu’ils ne font que rarement, à savoir dans les chapitres II 1 et III 6; ce dernier chapitre constitue le contexte de notre passage 120a6-31.

13 Cela se comprend d’ailleurs assez facilement, puisque l’immense majorité des propositions considérées dans les *Topiques* sont, formellement, des propositions non expressément quantifiées (donc des “indéterminées” au sens des *Analytiques*); par suite, lorsque Aristote, dans ce traité, consacre exceptionnellement quelques réflexions au cas des propositions expressément quantifiées, il envisage uniquement les universelles et les particulières.

fait qu'elle en est dépourvue (contrairement à celle de l'"indéterminée" des *Analytiques*), mais au fait qu'elle est prise dans le sens "minimal", c'est-à-dire en un sens tel que sa vérité n'exclut ni n'implique celle de l'universelle subalternante (ce qui pourrait s'exprimer par "quelque plaisir est un bien, et peut-être tout plaisir est un bien").

La première conséquence à tirer de cette conclusion est que le texte reçu du premier exemple donné par Aristote (120a7), "le plaisir est un bien", ou "n'est pas un bien", est fautif. En conséquence de cette analyse, je pris donc la décision de conjecturer que le mot signifiant "quelque", *tina*, avait disparu dans cette ligne (sous l'influence, évidemment, de la tripartition classique des *Analytiques*), et qu'il convenait de l'y réintroduire, de façon à lire *ei <tina> ephèsen hèdonèn agathon einai*.

Quelle ne fut pas ma joie lorsque, en regardant ce passage dans l'un des manuscrits que j'utilisais, comme mes devanciers (le *Parisinus Coislinianus* 330, désigné depuis Bekker par le sigle C), je remarquai qu'à l'endroit même où je voulais réintroduire le mot *tina*, ce manuscrit portait la trace d'un "gratage" dont la longueur était précisément celle des quatre lettres de ce mot! Cette observation paléographique confirmait donc pleinement les conclusions que j'avais tirées de l'analyse interne du texte. En retrouvant cette *lectio difficilior* qui n'avait laissé d'autre trace que son absence visible dans un coin de manuscrit, j'eus l'impression — que l'on me pardonne de l'avouer — qu'Aristote m'avait téléphoné....

Quelques occasions me furent données par la suite de trouver d'autres confirmations, directes ou indirectes, de mon hypothèse: d'abord chez Alexandre d'Aphrodise<sup>14</sup>, ensuite chez Aristote lui-même<sup>15</sup>, enfin chez Théophraste<sup>16</sup>.

Mes suggestions, je dois l'avouer, n'ont guère rencontré d'écho, sinon des échos assez largement (et fort aimablement) critiques<sup>17</sup>. Je n'en ai pas

14 Dans son *Commentaire aux Topiques*, Alexandre a parfaitement vu que tout le développement 120a6-31 "porte encore sur les problèmes particuliers" (288.13 Wallies), tout en s'efforçant par la suite de distinguer et d'articuler le "sens principal" d'*adioristos* (celui des *Analytiques*) et celui qui permet de qualifier certaines particulières comme *adioristoi* (288.21-28). Mais il cite l'exemple de 120a7 (i) sous la forme *ei tis ephèsen hèdonèn agathon einai* (289.1), phrase dans laquelle *tis* peut être vraisemblablement considéré comme une première déformation de *tina*, déjà présente dans le manuscrit utilisé par le commentateur.

15 J'ai étudié les effets collatéraux, dans les *Premiers Analytiques*, de la conception de la proposition "indéterminée" dont témoignait le passage des *Topiques*: je me permets de renvoyer à mon article "La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote", *Cahiers pour l'Analyse*, 10 (1969) 3-26, réimprimé dans A. MENNE et N. ÖFFENBERGER (edd.), *Zur modernen Deutung der aristotelischen Logik*, I, Hildesheim/New York, 1982, p. 182-205. Cet article est un peu trop technique pour pouvoir être reproduit dans le présent recueil.

16 Voir ma note sur "«Indéterminé» et «indéfini» dans la logique de Théophraste", *Revue philosophique*, 107 (1982) 359-370.

17 Voir Gilles-Gaston GRANGER, "Le syllogisme catégorique d'Aristote", *L'Age de la science*, 3 (1970) 281-310, reproduit dans A. Menne et N. Offenberger (edd.), *op. cit.*, p. 128-157, en particulier 140-141 et 151; cet article a été repris et partiellement révisé par le même auteur, *La théorie aristotélicienne de la science*, 1976, en particulier p. 122-125 et 136-141.

moins conservé durablement quelques leçons, que je pourrais résumer comme suit.

La première est qu'on ne saurait exagérer ce que je voudrais appeler la précarité, ou la labilité, des textes que nous avons conservés de l'Antiquité. On le sait bien, ces textes nous sont transmis par des manuscrits fort tardifs, même les plus anciens, par rapport à l'époque où ils ont été écrits; ces manuscrits sont en général multiples et parfois très nombreux; ils ne portent pas en chaque point la même leçon, et les éditions modernes que nous utilisons reposent sur des choix éditoriaux qui, pour utiliser les ressources techniques de la critique textuelle, n'en incorporent pas moins nombre de décisions de nature interprétative, et par là-même ouvertes à la discussion. Certes, quand on travaille sur une édition savante moderne, on peut lire non seulement le texte tel que l'éditeur l'a établi après comparaison de plusieurs manuscrits, mais aussi, dans l'apparat critique disposé au bas des pages, les variantes qu'il n'a pas retenues. Il ne faudrait donc jamais négliger de consulter cet humble "rez-de-chaussée", bien que son style de présentation, qui aligne de façon quelque peu hiéroglyphique les sigles attribués aux divers manuscrits, les abréviations conventionnelles de mots latins, et parfois des phrases entières en latin, le fasse aisément oublier au profit du texte qui occupe la partie supérieure de la page, et qui se donne typographiquement comme le texte même de l'auteur prestigieux que l'on croit lire. Mais ces précautions elles-mêmes ne sont pas suffisantes. Un apparat critique peut comporter des erreurs de lecture ou des omissions<sup>18</sup>; la pratique courante de la lecture des manuscrits sur photocopies peut faire manquer des détails (par exemple un grattage) qui ne sont visibles que sur le manuscrit lui-même. Idéalement, il faudrait donc pouvoir, au moins dans les cas où l'analyse interne d'un texte révèle la présence d'une difficulté objective, se reporter aux manuscrits pour solliciter leur témoignage. Si l'historien de la philosophie ancienne veut éviter de bâtir ses interprétations sur du sable mouvant, il doit acquérir, à la mesure de ses moyens mais plus encore à celle de ses besoins, plus qu'une teinture de paléographie, de philologie, grammaire. Il ne peut laisser entièrement aux spécialistes de ces sciences (trop commodément qualifiées d'"auxiliaires") le soin de lui préparer, en quelque sorte tout cuits, les textes sur lesquels il travaille.

Mon étude sur l'usage du terme *adioristos* dans les *Topiques* me renforça également dans mon aversion pour l'esprit de système. Pendant mes années de formation, un vif débat méthodologique avait opposé, en France, les

18 L'apparat de l'édition des *Topiques* publiée par W.D. ROSS (Oxford, 1958), comme j'ai pu le constater, contient de multiples erreurs de lecture, souvent indignes d'un savant tel que lui. La seule explication possible est que, dans ce travail de son grand âge, il s'est fait aider par des collaborateurs qui ne le valaient pas.

historiens de la philosophie qui se préoccupaient de la genèse et de l'évolution de la pensée des philosophes et ceux qui, répudiant de façon souvent radicale tout souci de ce genre, n'avaient en tête que la recherche et l'analyse des structures de leurs oeuvres. En matière aristotélicienne, notamment, les travaux de Jaeger<sup>19</sup> et de ses disciples sur l'évolution de la pensée d'Aristote avaient longtemps dominé la scène internationale, et des auteurs aussi célèbres et aussi différens que G.E.L. Owen et Pierre Aubenque se situaient encore, à beaucoup d'égards, en prenant position par rapport à ces recherches. Mais, au tournant des années 50, et plus tard encore davantage, leurs résultats commençaient à paraître incertains, viciés par leurs divergences mêmes, et souvent soupçonnés de reposer sur des raisonnements circulaires: les "contradictions" que l'on croyait relever dans les textes permettaient apparemment de conclure que l'un devait être antérieur à l'autre, et cette chronologie permettait à son tour d'"expliquer" la "contradiction"<sup>20</sup>. Dans les années 50 et 60, quelques ouvrages d'ambition et d'ampleur considérables commencent à illustrer de façon impressionnante "la méthode structurale en histoire de la philosophie"<sup>21</sup>.

J'ai envers les maîtres de cette méthode, et envers leur souci inconditionnel de rigueur, une dette que j'ai peut-être mal payée, mais que je ne songe pas à dissimuler. Cependant, ma petite aventure avec une seule ligne des *Topiques*, où j'avais pensé trouver la preuve décisive qu'Aristote avait modifié, non pas sans doute sa pensée profonde, mais au moins son vocabulaire, me persuada qu'il n'était pas raisonnable d'élever, envers les explications évolutionnistes, le refus de principe que leur opposaient les tenants de la structure; moyennant les précautions nécessaires, il pouvait être légitime, au cas par cas, de déceler une incompatibilité objective entre deux textes d'Aristote, et de penser que l'on pouvait en rendre compte par la chronologie, si ces textes se situent dans des oeuvres dont l'une est considérée, pour des raisons indépendantes, comme antérieure à l'autre (ce qui est le cas au moins globalement, comme on l'admet en général, pour les *Topiques* et les *Premiers Analytiques*. Il est à noter, d'ailleurs, que mon travail sur ce point jumelait d'une certaine façon la considération de la genèse et celle de la structure: en effet, c'était l'anomalie structurelle du passage 121a6-31 pris dans

19 Le plus influent a été *Aristotle. Fundamentals of the History of His Development*, traduction par R. Robinson, 2e éd., Oxford, 1948.

20 Voir G.-G. Granger (1976), p. 122, n. 14.

21 Voir Victor GOLDSCHMIDT, *Les Dialogues de Platon*, 1947, 2e éd. 1963 (avec une nouvelle préface); Martial GUEROUULT, *Descartes selon l'ordre des raisons*, 1953. Pour une synthèse brève et dense, voir Victor GOLDSCHMIDT, "Remarques sur la méthode structurale en histoire de la philosophie", dans *Métophysique, Histoire de la philosophie, Recueil d'études offert à Fernand Brunner*, Neuchâtel, 1981, réimprimé dans V. GOLDSCHMIDT, *Écrits*, tome II, 1984. Pour une étude approfondie, voir Christophe GIOLITO, *Histoires de la philosophie avec Martial Gueroult*, 1999.

son ensemble qui m'avait mis sur la voie d'un écart de vocabulaire entre les *Topiques* et les *Analytiques*; et cet écart était lui-même à mettre en relation, non seulement avec la chronologie des deux traités, mais avec les contextes dans lesquels il se manifeste, contextes qui sont constitués par deux structurations différentes de la classification des propositions. Il apparaît ainsi que rien n'empêchait la "rigueur" structuraliste, dans des cas particuliers, pouvait fort bien mener à des conclusions "évolutionnistes", à plus forte raison quand cette convergence trouvait aussi un appui du côté de la paléographie<sup>22</sup>.

Les deux expériences fondamentales que je viens de raconter un peu longuement ont laissé plus d'une trace dans ma pratique ultérieure de l'histoire de la philosophie, et d'abord dans la détermination des problèmes que je me suis posés et que j'ai essayé de résoudre. Elles ont contribué ensemble à m'orienter vers ce que j'appellerais la micro-exégèse, c'est-à-dire l'étude de fragments infimes de texte, un ou deux mots, une phrase, un paragraphe; ce penchant a eu au moins deux conséquences: d'une part, ma prédilection pour la forme courte de l'article, de préférence au livre (à l'exemple de quelques-uns de mes collègues et amis anglo-saxons), et d'autre part, je ne me le cache pas, l'aspect laborieux, myope, et pour le dire d'un mot, souvent ennuyeux de mes travaux.

Ma brève intervention dans la querelle des cartésiens m'avait laissé l'idée que les conflits d'interprétations entre les commentateurs modernes, loin d'encourager le scepticisme ou le relativisme en matière d'exégèse, devaient pouvoir servir de levier à une recherche sur les textes qui en faisaient l'objet, recherche qui avait quelques chances d'aboutir à une solution objectivement satisfaisante, mais à certaines conditions qui étaient loin d'être toujours réunies. La principale d'entre elles était, au moins pour mon propre usage, d'accepter, et même de revendiquer, une sévère limitation de l'objet de l'étude: à un certain degré d'étendue, me semble-t-il, les problèmes de compréhension d'un texte risquent d'être insolubles, parce que le nombre des paramètres qu'ils mettent en jeu est trop grand; les données dont il faut tenir compte, dans leur nature, dans leur valeur respective, dans leurs relations de toutes sortes, deviennent difficilement maîtrisables. Laissant à d'autres les vastes perspectives et les courageuses ambitions de compréhension totale, je me

22 Dans mes moments d'exaltation, il m'arrive de penser que "ma méthode", si tant est que j'en aie une, pourrait se réclamer de l'héritage de l'une des écoles médicales de la Grèce ancienne, celle justement qui, se distinguant à la fois de l'école "rationaliste" et de l'école "empiriste", se dénommait elle-même "méthodiste". J'emprunte à Michael Frede le résumé suivant des ambitions à la fois naïves et grandioses de cette école: "*According to the Methodists, the disease itself is indicative of its treatment in the sense that once we are aware of the disease in the appropriate way it will also be obvious to us how it is to be treated*" (M. FREDE, "The Method of the So-Called Methodical School of Medicine", in J. BARNES et al., *Science and Speculation: Studies in Hellenistic Theory and Practice*, Cambridge, 1983, p. 1-23, réimprimé dans M. FREDE, *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis, 1987, p. 261-278 (p. 266).

laissai guider par la conviction, peut-être naïve, qu'une difficulté de petites dimensions avait plus de chances qu'une grande de recevoir une solution à la fois neuve et raisonnable. Naturellement, je ne me flattais pas d'être en mesure de régler tous les conflits qui opposent les exégètes modernes des textes philosophiques anciens, et beaucoup de mes tentatives en ce sens n'ont été communiquées qu'à mes étudiants, oralement et avec toutes les précautions nécessaires, sans parler de toutes celles qui ont atterri dans ma corbeille à papier.